(extrait de)
Recueil : Ma copine-tortue
Tome 13 : Autres variantes un peu étranges
par Patrick Niezewski (= Christophe Meunier)
(nouvelle :)

EMBAUCHÉ COMME SON PROFESSEUR À ELLE

Gérard devenant lui-même professeur ? Oui, c'est toute une histoire. En trois parties principales, avant d'aborder la quatrième, qui allait effectivement bouleverser sa vie :

1/ Tradition familiale, avortée

Les quatre grands-parents de Gérard étaient enseignants, ses deux parents aussi, ses frères et sœurs le sont devenus aussi, tel était donc peut-être son destin à lui également. Plus précisément, il aurait pu devenir prof de Maths comme son grand-père paternel. Enfin… c'est plus compliqué, et l'expliquer aidera à comprendre la suite : alors que son frère rêvait de devenir champion du monde de handball (avant de devenir prof de sports), alors que sa sœur rêvait de devenir grande-chef étoilée (avant de devenir prof d'hôtellerie-restauration), lui Gérard il rêvait de devenir ingénieur en dessin aéronautique (et ça aurait dû le conduire à devenir prof de Sciences Physiques-Chimiques).

Mais… à l'âge de quinze ans, il a disjoncté, Gérard, complètement. Bon, avec le secours en hélicoptère, l'hôpital, les anti-psychotiques, il a été sauvé, mais il était cassé. Le drame est que, premier de la classe, il était tombé amoureux fou de la dernière de la classe, voulant l'aider à remonter la pente, sauver son année, continuer avec lui sans redoubler, il avait espéré devenir son professeur particulier bénévole (en Maths-Physique surtout, où elle n'avait que des zéros, Lucie). Elle a refusé, elle a cessé de lui sourire, pour lui faire la gueule, et il en est mort, de chagrin. Enfin, il a quand même eu les félicitations du jury au Bac, deux ans plus tard, sans faire exprès, sans vraiment travailler, mais il a choisi de s'enterrer, ouvrier, très loin, à Lille. Etre mort socialement, à défaut de physiquement (ayant réalisé qu'il n'avait pas le droit de mettre un mort sur la conscience de son aimée).

2/ Semi-amorces ponctuelles

A part rêvasser tristement, à des copies imaginaires de celle qu'il avait aimé (platoniquement), Gérard travaillait discrètement à l'usine Guryevicz, avec efficacité et même inventivité – utile pour les clients, pas délirante. Mais il a refusé toutes les promotions proposées, préférant rester au bas de l'échelle, comme sa dernière de la classe autrefois chérie. Sans se l'avouer vraiment, il faisait peut-être un calcul stratégique, là : un ancien prof lui avait raconté que Lucie rêvait d'aider un pauvre garçon drogué à s'en sortir, et puisque sa position à lui, en tête de classe, intellectuellement « admirable », avait été rejetée, il basculait vers le misérabilisme, espérant toucher la compassion de Lucie (même si elle avait refusé de le revoir après son retour de la falaise, de l'hôpital). Même s'il ne la reverrait jamais, non c'était seulement le sens inconscient possible, qui expliquerait le mouvement suivi, sans projet précis, pour le futur.

Mais un jour, El Sabad son chef d'atelier, en ayant marre d'être chahuté par les élèves de quatorze ans à qui il faisait visiter l'usine, lui a imposé, lui Gérard, de (laisser tomber son usinage de pièce et) prendre la suite, pour les ailes Est et Nord. Il a obéi, très mal à l'aise, mais… devant les machines, il a expliqué aux ados le principe de la soudure bi-arc sous-vide, et il leur a fait deviner la voie brevetée Guryevicz, le pourquoi et le comment. Les jeunes avaient le cerveau qui clignotait, un grand sourire maintenant, enthousiastes. El Sabad les a repris en main après le tour de l'usine, pour les emmener en R&D. Et il est revenu mi-furieux, mi-jaloux :

– Merde, Nesey, c'était qu'des ptits cons débiles, qu'est-ce tu leur as fait ? T'aurais dû être prof, toi !

Il s'est excusé, lui, pardon. Et puis, une autre année… il avait été convoqué par ses parents, pour aider son ptit frère préparant le Bac, un week-end de Juin, il a aussi expliqué, « fait comprendre », et ça s'est bien passé (Thierry obtenant 16/20, alors qu'il visait à ne pas rester sous les 04/20 habituels).

Mais Gérard, parfois, le week-end, écrivait tout seul : il a bâti une réfutation de la Science expérimentale, de la philosophie cartésienne, une contestation améliorée de la logique pure qu'on lui avait fait apprendre, il était en désaccord complet avec l'hymne national (« qu'un sang impur abreuve nos sillons ») et même la loi de la république (loi Fabius-Gayssot, interdisant le doute). Non, il n'était nullement en position de devenir fonctionnaire éducateur, transmetteur des « connaissances » requises par les autorités, à réciter et admirer sans conteste permise. « Éveilleur d'intelligence » n'était pas encore officiellement jugé criminel (même si le sioniste Président Sarkozy avait classé l'intelligence et la compréhension dans le camp du Mal terroriste), mais il était plus en danger qu'en voie de reconversion enseignante, Gérard.

3/ Espoir et crainte

Gérard n'a donc jamais connu l'exubérance jouissive qu'on nomme « avoir vingt ans », mais… à la date où Lucie a eu 25 ans, quelque part dans le monde, il n'a pas pu s'empêcher de regarder, dans l'annuaire, s'il y avait son nom de jeune fille, donc devenue « vieille fille » (25 ans célibataire). Il aurait voulu la consoler, la soutenir, ou la revoir même seulement, dire bonjour. Elle l'a envoyé promener, lui commandant d'aller voir un psychiatre, refusant de le revoir, de lui donner une photo d'elle maintenant.

Après un an d'hôpital (pas psychiatrique mais orthopédique, après sa chute de l'immeuble), il est retourné à l'usine, drogué à haute dose par leurs « médicaments », abrutissants imposés par des idiots ne comprenant rien à rien. Mais… convoqué à la Sécu Psychiatrique, un vendredi après-midi, quartier Nord, il s'est arrêté, en revenant, acheter un petit gâteau, en guise de repas du soir. Et… la petite employée, naine, avait le visage de Lucie, presque exactement. Et toute toute douce, véritablement faible et humble, elle… il est retombé amoureux. Et quand il est revenu, chaque vendredi, comme simple client anonyme, et qu'il a retrouvé ce doux sourire, qu'elle avait pour lui, presque spécialement, c'est devenu de l'amour fou, reléguant Lucie aux oubliettes, poubelle. Mais amour secret, pour ne pas refaire l'erreur qu'il avait commise avec Lucie : tendre la main et se faire tuer en retour. Non, pas besoin. Il n'espérait rien d'autre que retrouver ce sourire, longtemps, longtemps, jusqu'à ce qu'elle disparaisse s'étant mariée, évidemment, à un patron champion lui évitant de travailler. Alors lui, il rêverait d'elle encore, et quand les souvenirs deviendraient flous, il s'éteindrait.

Mais il n'était pas tranquille au quotidien, non pas du tout : l'usine menaçait d'être délocalisée en Roumanie ou Chine, et il ne pouvait pas suivre sans perdre le sourire de sa petite chérie, il ne pouvait pas démissionner sans perdre l'argent pour payer un loyer ici à Lille (et s'il devait devenir ouvrier agricole, itinérant, il ne la reverrait jamais). Il a rêvé, une nuit, se reconvertir en professeur d'informatique, expliquant la programmation à des employés en reconversion, sur nouvelles machines, et… donc, épauler sa petite pâtissière (en formation continue ?), insultée par collègues et autres professeurs… Et il lui expliquerait très doucement, ses neurones à elle cliquetteraient, elle sourirait, réussirait tous les exercices, presque. Il la complimenterait et elle tomberait presque amoureuse de ce soutien, lui redonnant confiance en elle. Même si elle serait mariée, dans ce rêve, mariée à un homme, un vrai, la bousculant et la traitant en chienne (comme les femmes aiment, apparemment – Lucie adorant les danseurs-baiseurs en chasse, haïssant les romantiques fidèles et tendres). Voilà, c'était juste un rêve, de plus, c'était pas grave. Les jours se suivaient, l'usine vivotait, la petite pâtissière restait présente, c'était bien. Clairement temporaire fragile, mais vivable.

4/ Vendredi 22 Avril 2011, J141 (141e vendredi du monde n°2)

Sa petite pâtissière chérie faisait le paquet, silencieuse jolie, lui il avait posé ses pièces, un quarante pile.

– m… meu-s… sieu, j… je peux v… vous dih… n… n'une què-nion… ?

Il a souri, pardon. Mais ne pas répondre « Dire une autre question que cette première ? », seulement ému qu'elle parle, spontanément, elle toujours silencieuse effacée mignonne. Si la question était « voudriez-vous être un des sponsors de mon mariage, le mois prochain ? », il répondrait Oui, le cœur un peu serré, mais espérant très fort obtenir une collection de photos d'elle, pour ne jamais l'oublier…

– Oui, manemoiselle.

– m… mèhci…

Silence. Elle avait les yeux baissés. Oui « m… mèhci, p… pahdon… » étaient ses mots à elle, mais pour formuler une phrase autre, il fallait qu'elle rassemble toutes ses forces.

– n… n'est-ceu v… vous êt'e p… p'ofesseuh…

???

– Euh, j'aurais pu être professeur, mais je suis ouvrier, pardon.

Silence. Le visage indéchiffrable, mélange de… ébauche de sourire, et de grimace, retenus. Et, chose encore plus rare que des paroles d'elle (spontanées sans répondre à question), elle s'est tournée vers lui, cherchant ses yeux… Oh, et un regard très très doux, à vous fusiller le cœur…

– que… n… ne vous ont hefusé… a… a cause k… que vous êtes j… gentil… ?

Oh, adorable chérie…

– C'est un peu ça, oui, en plus compliqué, pardon. Merci, manemoiselle, merci…

Elle a baissé les yeux, retournant au petit paquet, avançant si doucement.

– Manemoiselle, si… par exemple, vous avez euh… un enfant, qui a des problèmes en Maths, je serais heureux de l'aider…

Elle a rougi, très fort, souriante confuse, et… (enfin oui, ça sous-entendait « je me doute bien que vous avez un amant, au moins, peut-être un enfant, ou plusieurs, je suis pas jaloux, mon amour est pas possessif, même pas sexuel, pardon ») Euh…

– m… mais j… je a pas s… salaih… ici… j… je n'insèhtion… j… je a s… seunement v… vingt six euho m… mes économies… n… n'au foyer n… nes dames è dihe… n… neuf euho ne l'heuh… m… minimum… et m… mille euho ne l'euh l… les docteuh… l… les p'ofesseuh…

Il souriait, immensément, là (et pas seulement parce que les docteurs à mille Euros de l'heure étaient un délire amusant). Il en aurait presque fait claquer ses doigts, de joie pure, ou plus encore : comme un émerveillement universel, donnant un sens à toute sa vie, entière, jusqu'ici…

– Manemoiselle, ça c'est le tarif professionnel, mais…

Euh, pouvait-il dire « Pour votre sourire, moi je le ferai bénévolement » ? euh… elle risquait de froncer les sourcils, battre en retraite, il aurait tout gâché.

– Moi, simple matheux amateur, je facture vingt six centimes de l'heure.

Il craignait un froncement de sourcils quand même, genre « hein ? soyons sérieux ! pourquoi vous dites ça ? quelle idée vous avez derrière la tête ? oubliez ça, je chercherai quelqu'un d'autre ». Mais non, un immense sourire a illuminé son visage…

– v… vingt s… s…

– Vingt six centimes, de l'heure.

– a… aloh… s… cent… heuh…

– Oui, vingt six Euros feraient cent heures, mais pour deux heures payées, vous gagnez une heure gratuite.

– s… cent cinquante heuh…

Emerveillée, sincèrement, on aurait cru. Non, elle « jouait » sans doute, se faisant ingénue, avant de le remettre à sa place. Oui, son sourire vacillait, disparaissait. Elle a baissé les yeux.

– m… mais s… si p… pas m… maths, n… ne pas n'enfant…

?

– Euh, je… pareil, je… pourrai essayer, d'aider, enfin… si c'est (pour votre copain) des cours de droit en système bancaire international, j'y connais rien, mais… non, ça serait quoi ?

Silence. Elle cherchait les mots.

– n… ne m'èspliter n… na poésie…

Il a souri. Lui expliquer à elle ? Ô joie…

– Ce serait avec joie, manemoiselle. Et je… j'ai été présenté au concours général de français, un sujet sur la poésie, justement. Je suis pas expert tout à fait, mais j'ai beaucoup étudié le sujet, je pourrai vous expliquer, avec joie.

Et… elle souriait, avec comme les yeux se gonflant de larmes, incroyablement.

– j… je dois v… vous payer n… n'avance… ?

Elle acceptait !

– Pas la peine. On va commencer par un essai : si à la fin de la première heure, ça vous a plu, vous me donnerez les vingt six centimes. Et si c'était pas bien : un centime seulement.

– m… mèhci… m… mèhci, n… n'infini… n… n'infini…

Et c'est comme ça qu'il est devenu « professeur privé », « employé » de sa petite pâtissière adorée. Ils se sont revus le lendemain matin, sur le deuxième banc public de la Rue Saint-Jean (celui près du magasin, pas le plus proche de l'Abribus). Et sa petite pâtissière chérie était adorable sans blouse blanche : pas femme fatale à décolleté ou minijupe, non, comme écolière d'autrefois, timide jolie (mais avec des formes délicieuses, pas enfantines non, elle n'avait « six ans » que de taille, hauteur, pardon).

– 'Jour manemoiselle…

– j… jouh… m… meu-s… sieu…

Il est venu s'asseoir à côté d'elle. Elle ne touchait pas le sol, avait dû peiner à monter là, pardon. Elle avait des feuilles A4 sur les genoux, comme des cours en caractères d'imprimerie.

– Ce sont vos cours ?

– ou… ou-i… p… pahdon…

Et elle lui a donné le petit paquet de feuilles.

– Merci. Oui, vous… pouvez me dire… ce que vous avez pas compris ?

Les paragraphes étaient « L'alexandrin », « la rime riche », « la rime pauvre », « le tercet », « le quatrain », « le sonnet ». Beuh… En en-tête, c'était titré : « découverte de la beauté poétique, clé de La Culture ». En bas de page, euh… : « Insertion des handicapés mentaux, rattrapage semi-scolaire », pauvre chérie. Peut-être six d'âge mental, aussi, adorable… (par rapport à la fière Lucie, maintenant diplômée de l'Université es-récitation). Et, à gauche, en marge : « élève n°3 : Patricia Niezewska ». Patricia chérie…

– p… pouhquoi n… ne dihe… s… c'est beau… ? p… pahdon… pahdon…

Il a souri.

– Excellente question, manemoiselle. Je… ça je peux expliquer, je crois, ou contester avec vous, redé-couvrir, vous allez voir.

Elle souriait, étonnée.

– v… vous p… pas en colèh… ?

– Surtout pas… Si c'est beau, il faut qu'ils nous le fassent aimer, s'ils nous crient après ça nous fera pas trouver ça beau.

Comme émerveillée…

– s… c'était s… ça, ou-i… n… ne sentiment n… ne moi, j… je connais pas les mots ne dih…

– Manemoiselle, même si vous aviez pas les mots pour le dire, ce sentiment est logique, et respectable. Moi je trouve que vous avez raison, et vos professeurs de poésie, ils avaient peut-être tort.

Elle a rougi, baissant les yeux.

– m… mèhci… n… n'inf… fini… n'infini…

Oh… ce qu'il disait la rendait heureuse, suprême bonheur (pour lui)… C'était donc à bénéfice réciproque, presque, pas seulement pour lui (l'émerveillement de la revoir une heure entière).

– Manemoiselle, je… peux vous appeler Patricia ? J'ai vu ce nom, marqué ici. Moi je m'appelle Gérard, Gérard Nesey.

Elle a rougi encore.

– m… mèhci…

Euh, il ne comprenait pas bien sa rougeur, là, pardon. Ou bien, euh… c'était une mise en garde « OK, nous dire nos prénoms mais pas plus, ne me draguez pas, soyons prof-élève ». Pardon, oui.

– Bien, euh… vous pouvez me… montrer ? un vers (une phrase) qu'on vous disait belle et que vous trouvez pas-belle…

Il hésitait à lui redonner la pile, ou les premières pages. Mais elle a baissé les yeux, comme toute malheureuse, se repliant toute, gentille tortue.

– j… je sais p… pas lihe, p… pahdon, p… pahdon…

Oh…

– Patricia, euh… peut-être que je pourrais vous apprendre à lire, d'abord, plutôt (les premières heures)…

Elle a fait Non, au bord des larmes, et lui il aurait voulu se gifler. Connard. D'avoir avoué qu'il escomptait rendez-vous multiples et pas seulement cette heure d'essai…

– j… je p… pas capabe… p… pahdon… pahdon…

– Détendez-vous, manemoiselle, on verra, plus tard, peut-être. Là, pour la poésie, il y a pas besoin d'écrit. Si c'est vraiment beau, ça touche le cœur, le sentiment. Et vous êtes sentimentale, je suis sûr.

Elle a cherché ses yeux, larmoyante touchée, reconnaissante. Elle a fait Oui du menton.

– m… mèhci… m… mèhci, j… géhah…

Oh, ça faisait chaud au cœur, qu'elle l'appelle par son prénom, et plu' Monsieur. Comme s'ils étaient amis, presque, un peu. Mais il fallait le mériter, maintenant :

– Patricia, est-ce que vous vous souvenez, d'une phrase qu'on vous a dit « très belle », et que vous, vous trouvez « pas belle ».

Elle a porté la main à sa bouche.

– s… sèhpents n… ne siffent s… suh nos têtes…

Oui, de Racine, dans Andromaque ou quoi, très célèbre.

– Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

– ou-i, p… pahdon… pahdon…

Il a souri.

– Patricia, vous avez raison, je suis d'accord avec vous : c'est pas beau du tout.

Elle a cligné des yeux, ébahie. Mais pas réconfortée du tout, semblant dire « Vous êtes pas professeur du tout ? Vous êtes très mauvais élève comme moi ? ».

– Je vous explique…

Elle s'est redressée, très concentrée, attentive, hyper-intéressée, oui.

– Le monsieur qui a écrit ça, il voulait faire un exercice difficile : dire quelque chose avec plein de fois le même son, ici c'est le son S. On va compter ensemble, les S : « Pour qui Ssont…

Il a levé un doigt, et elle aussi.

– « Cses Sserpents… »

Deux et trois. Ensemble, tous les deux.

– « Qui Ssifflent Ssur… »

Quatre et cinq, oui.

– Et voilà, c'est tout. Il a réussi, mais c'est pas beau.

Elle a souri. Silence.

– Enfin, je veux dire : peut-être qu'un poète polonais, il dirait Shkrov Shkriv Shkrouv Shkrèv, et ça veut dire aussi quelque chose, mais c'est pas joli, et les français trouvent ça nul, alors les Polonais ont raison de trouver nulle la poésie française.

Ebahie encore, mais avec une ébauche de sourire, comme convaincue, ou comprenant mieux.
– s… c'est k… comme ne dihe, j… je sale m… mougnoule… ? p… pahdon…
– Oui. C'est méchant, idiot. S'ils traitent les gens comme ça, un jour ben ce seront eux qui seront traités pareil, c'est normal, et ils verront que c'est insupportable, trop injuste.

Emerveillée, les larmes aux yeux, à nouveau. Lui expliquer aussi, oui, que ça concernait pas que les néo-nazis :
– Moi, pardon, je suis français sans faire exprès, mais j'ai toujours refusé de chanter l'hymne Marseillaise « qu'un sang impur abreuve nos sillons ».

Elle a haussé le sourcil, ne comprenant pas bien les mots, apparemment.
– Ça veut dire « il faut tuer les pas-français, les égorger, même les bébés à cause de leur sang sale, bougnoul, et comme ça on deviendra riche ». Quelle horreur, ça mérite la prison, moi je trouve, des mots aussi méchants.

Touchée, songeuse…
– m… mais un f… fhançais j… gentil, s… ça éziste, v… vous…
– Merci, oui. Il y a des français gentils et des français méchants, des polonais gentils et des polonais méchants, mais l'école fabrique des soldats, pas des gentils…

Les larmes aux yeux, souriante heureuse. Et… elle a fait un mouvement des lèvres, qu'il n'a pas compris (enfin, il lisait ça comme « bizz… j'oserais jamais vous faire une bise en vrai, mais je vous fais signe que je voudrais vous faire une bise, de remerciement… », non, il délirait sans doute). Bien, reprendre, euh…
– Donc, Patricia, c'est pas parce qu'un professeur vous dit qu'un poème est beau, qu'une musique est belle, c'est pas pour ça qu'il a raison. C'est juste son goût à lui, ou qu'on lui a appris à l'école, à l'Université, à répéter pour avoir de bonnes notes, mais…

Elle s'est toute re-concentrée pour suivre, oui il annonçait un nouvel argument :
– Des fois, une poésie est… gentille, sympa, quelle que soit la langue. C'est juste les idées qui vont bien ensemble, qui font sourire.

Interrogative. Semblant dire « ça existe ? vous avez un exemple ? ».
– C'est chacun ses goûts, je crois, là encore. Mais moi il y a une petite phrase que j'aime beaucoup (d'Eluard) : « la Terre est bleue comme une orange ».

Elle a pâli, comme coupable de ne pas voir la beauté du tout.
– Je vous explique : c'est à propos (je crois) des photos de satellites, de sonde spatiale. La planète Terre, c'est une grosse boule comme une orange (le fruit : orange, comme clémentine), mais sa couleur elle est bleue. Alors, pour faire sourire, le poète il mélange les deux idées (ressembler comme une forme d'orange et être de couleur bleue), il dit « cette planète elle est… bleue comme une orange-clémentine (même si une orange c'est pas bleu, mais vous avez compris l'image double, même si j'ai tout dit de travers) ».

Et Patricia a souri, amusée, oui.
– Merci, Patricia. Voilà, si un monsieur il met des mots ensemble, qui font sourire, rigolo ou tendre, c'est bien, c'est ça la poésie réussie, c'est très très rare.

Elle a baissé les yeux, respirant, oscillant, comme saoule.
– j… je k… comp'en…

Oui, le déclic, neurones et cœur… « J'aurais dû être prof, oui », il a pensé, mais non, bien sûr : incapable de faire avaler tout le programme à des hordes de gamins rebelles. Dur métier.
– Bien. Donc je résume : 1/ Même si on vous dit que quelque chose est poétique (ou artistique), c'est pas forcément beau. 2/ C'est vrai, ça peut être beau (et traduisible en étranger), on peut le comprendre. Maintenant : 3/ comment faire de la poésie soi-même ?

Elle a baissé le menton un peu plus bas.
– j… je p… pas capabe…
– Patricia, je vous invite à essayer, vous allez voir. Enfin, les… idées harmonieuses, c'est pas… pas facile, un jour ça vient dans le cerveau, on peut pas « essayer, hop maintenant », non, mais… dans chaque langue, il y a une… recette : la rime.

Elle a paru très malheureuse.
– Non, Patricia ?
– s… c'est b… beau, n… ne hime… ?
– Non, pas beau du tout, je vous explique. Peut-être que, en Canadien ou une autre langue, la phrase d'Eluard, ça faisait « la Terre est bleuho, comme une orangeuho », et – s'il a eu cette idée d'association

jolie (en idée), c'est qu'il a cherché, comme exercice, à ce que chaque bout de phrase finisse pareil. Souvent ça marche et c'est pas joli, mais parfois ça marche et c'est magnifique.

Elle a souri, heureuse, elle a fait Oui. Tic, Tic-Tic, Tic-Tic-Tic, dans les neurones.

– Moi, autrefois, à quinze-seize ans, j'écrivais des « poèmes comme ça », tristes et que je trouvais un peu beau, pour moi.

Comme très intéressée, demandant implicitement « dites les moi ».

– Attendez, on va les construire ensemble. Essayer.

Elle a fait Oui. Captivée.

– A quinze ans, mon cœur venait de naître, et je… je me suis attaché, à une camarade de classe, qui vous ressemblait, Patricia.

Elle a baissé les yeux, rougi…

– Patricia, on… en reparlera, si vous voulez, concentrez-vous sur l'exercice, s'y vous plaît. Essayons.

Elle a souri, semblant dire « à vos ordres, professeur (gentil) »…

– Elle était de petite taille, un peu, par rapport aux autres, elle avait des très mauvaises notes, la pauvre, et elle allait redoubler, j'allais plu' jamais la revoir. J'étais triste. Et, pour écrire ça en mots jolis, dans mon journal personnel, j'ai voulu écrire ça en poésie, avec des rimes.

– s… c'est b… beau n… ne sentiment…

– Merci, oui. En mots, ça aurait commencé, par exemple par « Lucie, pauvre petite dernière de la classe, » et… il faudrait une autre petite phrase après, qui se finit pas « asse » ou « lasse », alors on cherche les mots, qui finissent comme ça.

– p… place…

– Excellent.

Elle a rougi, souriante heureuse.

– Alors on invente un petit bout de phrase qui finit par « place », et ça fait une petite poésie. Vous diriez quoi ?

Elle a fait Non, désolée.

– Par exemple (j'avais le cœur très fidèle) : « Lucie, pauvre petite dernière de la classe, Pour toujours dans mon cœur à la même place… »

Patricia a levé les yeux, émue aux larmes.

– s… si beau, n… ne sentiment, n… ne mots…

– Voilà, c'est ça la poésie. Une petite machine, qui mouline, qui parfois fait des choses qui nous plaît, à certains d'entre nous.

Elle a baissé le menton.

– p… pahdon…

Elle essuyait sa joue, une larme s'était échappée. Pardon, Patricia, c'était pas le but, de la faire pleurer, oh… connard.

– ou… t… thace…

– « Trace », qui se finit par « asse », oui.

– « henoublée, p… pahtie s… sans laisser n… ne t'ace… ».

Redoublée, partie sans laisser de trace…

– Magnifique, Patricia, poétesse jolie…

Elle pleurait de joie. Avec des sanglots, étouffés, la pauvre.

– m… mais v… vingt s… six s… centimes, s… ça suffit pas… n… ne faudhait j… je hemèhcie n… ne vingt six m… miyah…

– Vingt six milliards d'Euros ?

Oui. Convaincue.

– Euh, moi je préférerais : zéro Euro mais vous revoir encore vingt six ans (au moins), même si vous partez vous marier… Patricia.

Elle a fermé les yeux, très fort. Mais pas l'air choquée, semblant réfléchir, ou chercher les mots.

– j… géhah, m… mon p… ofesseuh s… si j… gentil… n… ne nans mon cœuh j… jamais pahti…

– Magnifique ! Poème !

(Gérard, mon professeur si gentil, Dans mon cœur jamais parti)…

– m… même p… plu' tah… que v… veut plu' ne flan… j… je lui d… donneha m… mon cœuh si ghand…

(Même plus tard, quand il ne voudra plu' de flan, Je lui donnerai mon cœur si grand)…

– Patricia, c'est merveilleux, c'est beau. Vos autres professeurs préfèrent les serpents de Racine, mais c'est à chacun de ressentir, d'éprouver, ses propres sentiments. De beauté, à soi-même.

Et… relevant le menton, elle a refait ce signe de lèvres, mystérieux, vers lui. Il a souri, et il s'est penché, vers elle, l'embrasser sur la joue. Elle lui a rendue, timide confuse, heureuse. Oh, merveilleuse chérie, il en avait les larmes aux yeux, lui aussi.

– Patricia, merci pour cette bise gentille, qui vaut vingt six milliards pour moi.

Elle a souri, presque ri, presque.

– n… ne voudhai v… vous n… nonner v… vingt six m… miyah de miyah…

Elle voudrait lui donner vingt six milliards de milliards de bises… ?

– Je les accepte. Avec bonheur…

– n… ne faih p… poésie n… ne assepte…

– Euh ? Qui rime avec « accepte », euh… « Inepte » ? Non, surtout pas (c'est un mot méchant, je crois, pardon). Euh… adepte ? (comme "adepte de religion"). « Patricia, ses milliards de bises, je les accepte. De doux moments à deux, avec vous seule, je suis adepte. »

Et elle a… applaudi, doucement, en silence, émue aux larmes.

– j… je n'aime l… la po-ésie…

Oui, et pas du tout débile, pauvre chérie. Mais les professeurs n'ont pas le temps, ça se comprend un peu, hélas, leur usine à crétins réciteurs admirateurs.